



LE MONDE ILLUSTRÉ

## ALBUM UNIVERSEL

Chronique



La presse quotidienne a signalé le succès de la dernière expérience du dirigeable Lebaudy à Toul, en France, alors que le ballon conduit par deux officiers de l'armée française, est allé pousser une pointe en Allemagne, le 12 octobre dernier, à l'insu de messieurs les Prussiens, qui sont, paraît-il occupés de ce temps-ci à dresser des plans de campagne pour l'invasion de la France.

C'est là plus qu'un incident: c'est un événement d'une extrême importance, qui aura en son heure le plus vif retentissement en Europe.

La direction des ballons est désormais un fait accompli et c'est encore à la France que reviendra l'honneur d'avoir démontré l'utilisation militaire des dirigeables. Les essais divers qui ont précédé cette dernière "campagne" ont engagé les autorités militaires françaises à contrôler ces expériences afin de se rendre compte de l'aide qu'un dirigeable peut donner à une armée en service. On a choisi la ville de Toul, comme centre d'évolutions, à cent pas de la frontière allemande, où l'Etat a mis à la disposition des inventeurs de vastes bâtiments militaires. L'endroit se prêtait merveilleusement aux essais, surtout ceux concernant le service des places fortes.

Le secret des expériences accomplies est bien gardé, mais l'on sait néanmoins que les officiers du génie, qui montaient la nacelle, ont pu inspecter les fortifications de Toul à Nancy et que le ballon, comme un aigle géant, a plané au-dessus de la forêt des Haies, qui se trouve précisément sur la ligne frontière.

Non contents de ce succès, et pleins d'une audace malicieuse, les officiers français se sont payé au passage des photographies des forts, ouvrages de défense, etc. Puis lesté de ce précieux bagage, le ballon éclairer a rebroussé chemin et a filé droit sur Toul, où il a effectué sa descente au milieu des soldats enthousiasmés.

Et les Allemands qui ne s'étaient aperçus de rien!

Il est certain que Guillaume II a dû faire une colère en apprenant le résultat des expériences de Toul. Mais qu'il se console, ce n'est que le commencement. Nous verrons peut-être un jour une nuée de lebaudys chargés à la dynamite, et dirigés par la télémechanique sans fils, système Branly, s'abattre sur Berlin et porter la ruine au coeur même de l'empire germanique...

Attendons.

\* \* \*

Trafalgar! Portsmouth!

A un siècle de distance le nom de Trafalgar n'apparaît plus guère que comme un nom que consacre la tradition, un mot qui, comme tant d'autres, sert de rubrique à un chapitre glorieux de l'histoire d'un pays. Avec l'âge et l'évolution des peuples une victoire nationale finit du reste par perdre ce qu'elle a d'irritant et d'humiliant pour les vaincus et l'on peut dire qu'après cent ans il n'y a plus de défaites, il n'y a plus que des victoires. Il y a même des exemples où il a suffi de moins d'un siècle pour opérer ce miracle. Le cinquantenaire de Sébastopol que célèbrent en ce moment les français et les anglais n'est-il pas un témoignage de l'héroïsme et de la bravoure russe? Et plus près de nous, il y a quelques mois à peine, n'avons-nous pas la bataille de la mer du Japon qui a illustré le vaincu en immortalisant le vainqueur?

Et Wolfe et Montcalm.....

Ainsi rien d'étonnant à ce que le centenaire de la mort de Nelson, le héros de la marine anglaise, le vainqueur de la flotte française à Trafalgar, ne porte pas ombrage à la belle entente cordiale que vient de cimenter de si éclatante façon la démonstration navale de Portsmouth.

A cette grande revue a figuré, comme l'on sait, le "Victory" le vaisseau amiral qui portait Nelson à la bataille de Trafalgar. Ce n'est guère plus qu'une épave, mais une précieuse relique, qui, aux côtés du "King Edward VII", le plus puissant vais-

seau de guerre à flot sur tous les océans du monde, donne bien l'idée du phénoménal changement qui s'est produit dans l'armement naval des nations d'Europe depuis cent ans. Le fer a remplacé le bois; la vapeur a supprimé les voiles; les canons à tir rapide ont succédé aux lourdes et grossières "bouches à feu"; la vigie légendaire a disparu pour faire place au réflecteur électrique dont l'oeil étincelant scrute l'océan dans la nuit; le torpilleur coule plus sûrement sa proie que le pseudo-boulet rouge, qui manquait souvent le but; le croiseur protégé a rejeté loin derrière la rapide frégate d'antan et le gros cuirassé d'escadre a éclipsé la paresseuse canonnière.

Et les sous-marins? Ceux-ci ne succèdent à rien; ils sont, ma foi, le dernier produit du génie de la guerre... qui sait? Quand il n'y aura que des sous-marins il n'y aura peut-être plus de guerres!

Il y a cent ans, on se battait à ciel ouvert, sous les boulets et la mitraille. C'est au pied du grand mât sur le "Victory", que Nelson trouva la mort héroïque que l'on sait. "L'Angleterre compte que chacun de vous fasse son devoir", disait Nelson au milieu de la bataille et il payait d'exemple.

Aujourd'hui, à un siècle de distance, sur son puissant navire de guerre, le célèbre amiral japonais Togo, a pu répéter le mot célèbre de Nelson, mais non le geste, car une tourelle d'acier sur un cuirassé moderne vaut mieux que le pied d'un mât sur une frégate de l'an de grâce 1805!

Qu'importe après tout, si l'héroïsme est le même.

Si Nelson bravait la mitraille à la bataille de Trafalgar, il dut pourtant, en d'autres occurrences, baisser un peu la tête, car un autre que lui serait allé cueillir le boulet français qui l'emporta dans cette mémorable circonstance.

On rapporte sur le fameux amiral l'anecdote suivante qui ne manque pas d'à-propos:

C'était en 1794, sur l'île de Corse. Posté dans une redoute, Nelson surveillait, à l'aide de sa longue-vue, les défenseurs de la ville de Calvi. Se retournant soudain vers un de ses officiers, il dit en riant:

—C'est amusant de surveiller ces gaillards!... Comme ils s'empressent de baisser la tête dès qu'un boulet passe au-dessus d'eux!

A peine avait-il achevé cette phrase que les batteries de Calvi lançaient sur la redoute une pluie de projectiles. Et Nelson de se baisser rapidement, comme le firent, d'ailleurs, tous ceux qui se trouvaient près de lui.

—Décidément, murmura l'amiral en se redressant un peu penaud, l'instinct naturel est plus fort que le courage!

Et Nelson avait le droit de parler ainsi, lui qui avait perdu dans les batailles un bras et un oeil.

\* \* \*

Roosevelt n'a pas peur de la fièvre jaune et il vient de le prouver.

Le Président est allé à la Nouvelle-Orléans, où le fléau exerce ses terribles ravages depuis plusieurs mois.

Oh, il n'y est pas demeuré longtemps: quelques heures à peine. Mais c'est égal, la réclame était superbe. Soit qu'il chasse l'ours ou fasse la paix entre deux nations; qu'il monte à cheval ou voyage en chemin de fer, le héros de San Juan fait tout en vue de la réclame personnelle. C'est la réclame faite homme!

Le mois dernier Roosevelt est descendu au fond de l'océan à Oyster Bay, à bord du nouveau sous-marin américain le "Plunger". En dépit de son horreur bien connue pour ce genre de navigation, le président des Etats-Unis n'a pu résister à la tentation de jouir d'une sensation que n'avait éprouvée aucun chef d'Etat avant lui. Il plongea et demeura cinquante-cinq minutes sous l'eau! Le monde devint haletant pour près d'une heure. Si un accident se produisait! Le plus petit accident, un rien; rappelez-vous la catastrophe du "Farfadet"! Et l'on aurait assisté au spectacle unique d'une succession d'extras des grands journaux de New-

York donnant toutes les demi-heures le compte rendu des efforts inutiles faits pour renflouer le sous-marin! On entend le bruit des chaînes qui glissent sur le métal humide! Le Président vit; il a pu se faire entendre, en frappant sur la paroi du navire! Un nouveau malheur, une chaîne a cassé, etc.! Mais il convient de dire que pour parer à ces éventualités toujours ennuyeuses pour un "président", les autorités navales américaines avaient attaché au sous-marin des câbles qui le rendaient captif..

Qu'importe, si le geste était beau!

\* \* \*

On est millionnaire ou on ne l'est pas.

Ceux qui ne sont pas affligés de cette infirmité ne connaissent pas tous le charme qu'il y a de satisfaire une fantaisie ou un caprice. Un baron de la finance américaine, le banquier Wormser, vient de s'illustrer en offrant une récompense de cent mille dollars pour l'arrestation des individus qui ont enlevé sa servante...

Trouvant que la justice de son pays était trop lente, à son gré, à punir les sinistres ravisseurs, il a voulu stimuler le zèle des policiers par l'éclat de son or.

Et il paraît que l'expérience a réussi: les gredins sont arrêtés!

Et dire que nous n'avons pas au Canada un seul millionnaire qui consente à offrir... dix dollars pour l'arrestation des auteurs inconnus de la demi-douzaine de meurtres, qui rougissent nos annales criminelles depuis quelques mois.

Vrai, c'est une pitié et c'est à désirer de devenir millionnaire!

\* \* \*

Après Stoessel, le héros de Port Arthur, le grand duc Cyril est tombé victime de l'autocratie brutale du tsar de Russie.

Passé en cour martiale, le général Stoessel, coupable d'avoir cessé une résistance devenue inutile, est dégradé sur l'ordre de l'empereur et son nom retranché des cadres de l'armée.

Pour avoir esquissé un petit roman d'amour le grand duc Cyril a encouru à son tour la disgrâce de son souverain et dut, malgré l'intercession de l'impératrice, prendre le chemin de l'exil.

La voilà bien la liberté russe!

Si c'est là le gage de la promesse faite à son peuple de lui donner avec la paix la liberté, il est pour le moins permis de douter de la sincérité du monarque. Ce n'est certes pas avec des actes aussi arbitraires que le tsar peut espérer apaiser la révolution qui gronde en bas, donnant tous les jours des signes non équivoques d'un débordement prochain et sûr.

\* \* \*

En parcourant la route, qui du cimetière Mont-Royal court à travers la montagne et vient aboutir à l'avenue du Parc, je me laissais aller, rêveur et maussade. De lourds nuages se pourchassaient dans le ciel gris d'automne; le vent froid, tourbillonnant par rafales, soulevait les feuilles mortes. On sentait le mois de novembre tout proche avec sa vague tristesse de mois des morts...

Un bruit de pas me fit tourner la tête. Un homme me suivait, en hâtant le pas. De loin il me fit signe d'arrêter. Sa mine n'était guère faite pour me rassurer. Qui était-il? Dévaliseur ou miséreux? Le jour tombait déjà et la route était déserte. J'eus un moment l'envie de presser le pas, mais l'homme était sur moi, me tendant la main...

—Que voulez-vous, lui dis-je, la parole tranquille, du moins autant que je pus, sans menace?

"Je l'ai trouvé sur la route, dit l'homme, et comme vous veniez de passer j'ai cru que c'était à vous".

Je remarquai alors pour la première fois que l'homme tenait quelque chose à la main.

Devinez quoi?... un gant gris... le mien, que j'avais semé en route, au beau milieu de ma rêverie.

Que c'est bête, non, mais que c'est donc bête d'avoir peur!

A. BEAUCHAMP.